

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 106 (1961)
Heft: 12

Artikel: Le rôle d'un service historique dans une armée moderne
Autor: Reichel, D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

7. CONCLUSIONS

L'efficacité de la ligne de sûreté dépend de l'observation, de l'attention de chacun, des liaisons et de la réaction des gros. En cas de visibilité limitée, elle revêt une importance particulière ; l'exploration renforce la sûreté.

Ce principe de la sûreté s'adapte à chaque forme de combat : défense extérieure d'une fortification permanente ou d'une localité, abris atomiques, camouflage, etc.

La troupe ne s'assure efficacement qu'en admettant à tout instant la possibilité d'une attaque ennemie par air ou par terre. Ce dernier point a été souligné lors du rapport d'un officier supérieur allemand rentré de Russie :

« Malgré une observation renforcée de l'avant-terrain, le soldat soviétique surgissait brusquement parmi nous ; personne ne savait d'où il était venu et depuis combien de temps. Où le terrain était réputé infranchissable, selon notre conception, justement le Russe avait passé toujours prêt à disparaître avec la même facilité dans le terrain. »

Capitaine EMG J. DELLA SANTA

Le rôle d'un service historique dans une armée moderne

Le commandant : Quant à moi, je prétends — sans être iconoclaste — que rien n'est plus dangereux pour une armée qui se veut moderne, que l'existence d'un service historique.

L'historien : Avez-vous déjà essayé de poser la question au directeur d'une grande entreprise, de savoir pourquoi il maintenait, en plein XX^e siècle, cet anachronisme que constitue un laboratoire de recherches ?

Le commandant : Halte-là, mon cher ! Un service historique n'est pas comparable à un laboratoire de recherches, c'est tout le contraire à mon sens ; alors qu'un laboratoire de recherches civil est tourné avec tous ses moyens vers l'avant, un service historique, qu'il le veuille ou non, est penché vers le passé. Je pense que la différence est fondamentale.

Certes, je n'accuse pas les historiens de sortir d'un cabinet d'antiques, non, mais je ne vois pas bien comment des gens que la nature de leur travail oriente dans une direction, pourraient subitement faire volte-face.

L'historien : Mais comment nommez-vous, dans une armée, les gens ou les institutions dont le rôle est précisément d'examiner ce que pourrait nous réserver l'avenir ?

Le commandant : On ne peut pas leur donner à tous la même étiquette. Je pense avant tout aux gens de la technique, constructeurs d'armes, d'appareils, d'engins, enfin à tous les officiers chargés des travaux de planification.

Je ne voudrais pas vous faire de peine, mais autant j'apprécie l'histoire comme récréation, autant je la considère comme dangereuse quand elle prétend influencer le développement de la technique.

L'historien : Alors vous estimez, si je vous comprends bien, que la planification moderne doit partir de zéro ?

Le commandant : Non pas de zéro, mais des données présentes.

L'historien : Mais quelles sont les données présentes dans le domaine militaire ? En d'autres termes, à quel champ de bataille actuel, donné, empruntez-vous ces éléments de départ, ces bases de planification ?

Le commandant : A un champ de bataille construit par la pensée, où entrent en lice les organisations et les armes actuelles et non pas, comme on est tenté de le faire, aux champs de bataille de la dernière guerre mondiale.

Je devine ce que vous allez me dire : qu'il y a en toutes choses une évolution, non une révolution, que : *natura non fecit saltus*, et ce qui s'ensuit ; mais justement, l'arme ato-

mique est une révolution, que cela nous plaise ou pas, et quant à la nature, eh bien ! elle explose parfois, témoins les volcans et l'atome.

L'historien : Certes, cette arme nous oblige à repenser de nombreux problèmes, mais elle n'est pas la seule¹. Elle est accompagnée d'une quantité d'autres armes que l'on connaît et avec lesquelles il serait très dangereux, à mon sens, de vouloir créer de toutes pièces un champ de bataille — donnée de base.

En d'autres termes, ne pensez-vous pas qu'un service historique ne constitue rien d'autre qu'un élément d'échafaudage destiné, avec d'autres éléments scientifiques, à permettre la construction d'une pensée militaire et d'une armée modernes ?

Ou encore, ne croyez-vous pas que l'on puisse user d'un service historique comme d'une manière d'ascenseur, que l'on ferait monter avec violence dans sa cage, et qui ayant crevé son plafond, donnerait à ses passagers une brève vision de ce qui suit ? Le tout, c'est d'avoir l'élan et aussi le *recul* nécessaires.

Que les chefs militaires soient eux-mêmes historiens, collaborateurs d'un service historique, non, je vous le concède, ce serait dangereux. Mais ils doivent savoir comment on se sert d'un tel instrument, et surtout, ils doivent en avoir un à leur disposition : « Ignorez l'histoire, elle se fera sans vous », a dit un adversaire de Valéry.

Pendant que je suis dans cet ordre d'idées, j'aimerais encore préciser qu'il est tout aussi dangereux pour un Haut-Commandement, de se passer de cet instrument que, pour un service historique, de ne pas faire l'objet d'exigences précises de la part de ceux qui ont à s'en servir : alors, il risque de devenir un but en soi, un musée.

¹ Selon certaines sources, l'arme atomique constituerait le 8 % de l'effort matériel des armées modernes, chiffre donné comme un ordre de grandeur par rapport aux autres armes.

Le commandant : Vous touchez là, je l'avoue, certains points qui ne sont pas monnaie courante, mais j'ai cependant une préoccupation en vous entendant — pardonnez-moi le terre à terre de ce que je vais vous dire :

En théorie, je trouve quelque chose d'assez séduisant à votre idée, mais j'aimerais bien en voir l'application pratique : ne pourriez-vous pas me donner un ou deux exemples de cet « ascenseur qui crève le plafond » ?

* * *

Interrompons ici ce dialogue imaginaire. Que les possibilités d'utilisation d'un service historique existent, une brève étude de ce que nous appellerons *la loi du déclassement hiérarchique des décisions tactiques*, nous permettra de le montrer pour le moins dans un secteur.

A l'époque de l'invention du calcul différentiel et intégral, seul un petit nombre de gens d'une intelligence supérieure étaient en mesure de le comprendre et de l'appliquer : les correspondants directs des deux inventeurs, Leibniz et Newton.

Un siècle plus tard, c'était devenu un objet d'étude à la portée de tous les étudiants en mathématiques, pour constituer de nos jours une matière que l'on aborde avant le baccalauréat.

On est en droit de se demander s'il n'y a pas, sur le plan militaire, un phénomène analogue de diffusion des connaissances.

Un service historique permettrait de le *vérifier* et d'en *tirer les conséquences utiles*.

Il s'agirait de montrer dans quelle mesure les réflexions et surtout la vue d'ensemble d'un général de division ou de corps d'armée de l'Empire, d'un commandant de groupement à l'époque de la première guerre mondiale, d'un commandant de bataillon lors de la seconde guerre mondiale, doivent

pouvoir être ceux d'un commandant de compagnie dans la guerre de demain ¹.

Une vue sommaire — le cadre de cette étude ne permet pas davantage — pourra illustrer cette idée. En effet :

- Davout, commandant de corps d'armée à Auerstaedt en 1806, a mené une bataille s'étendant dans l'espace sur 2 à 3 kilomètres de largeur et autant de profondeur ; dans le temps, sur 24 heures environ, phase d'exploration comprise ;
- pendant la première guerre mondiale, un combat mené dans ces dimensions — tant dans l'espace que dans le temps — est devenu l'affaire d'un commandant de groupement régimentaire. Rommel ², commandant d'un tel groupement, a dû faire face aux mêmes problèmes qu'un Dumouriez à Valmy ou qu'un Davout à Auerstaedt ;
- les exemples abondent dans l'histoire de la 2^e guerre mondiale, pour montrer que ces dimensions (2 à 3 kilomètres, 24 heures) étaient couramment imparties à des commandants de bataillon. Dans un ouvrage devenu classique, « La chaussée de Volokolamsk », il n'est pas étonnant d'entendre le général Panfilov conseiller au commandant de bataillon Momych-Ouli d'appliquer « les spirales de Valmy » ³.

¹ On peut se demander par quoi est remplacé chez les commandants ce qu'ils perdent par le déclassement, à quoi l'on peut répondre que les nouvelles exigences sont dues avant tout aux inventions tactiques et techniques (autre domaine où il est indispensable que le service historique dispose ses instruments de mesure).

² Les phases statiques de toutes les guerres font, il est vrai, moins appel aux qualités de vue d'ensemble qu'aux vertus morales ; ce sont cependant les qualités de vue d'ensemble et de rapidité de décision — les plus difficiles à acquérir et à mettre au point — qui doivent nous servir de critère ici. La guerre de 14-18, guerre de positions avant tout, est plus avare d'exemples à cet égard. Rommel n'est pas un cas particulier : nous l'avons choisi parce qu'il fournit des documents de premier ordre.

³ On trouve d'autres exemples dans la série des ouvrages du *War Department* américain, notamment dans les combats de la 28^e division, lors du franchissement de la ligne Siegfried dans le secteur de Schmidt.

Cette *loi du déclassement hiérarchique*, dira-t-on, n'est-elle pas un simple corollaire de celle *des interférences de la puissance du feu et de la dispersion des troupes* ? Certes, mais un corollaire, dans la mesure où il exprime une relation constante, n'est-il pas lui aussi une loi ? Nous reviendrons d'ailleurs sur l'évolution constante de la dispersion ; mais pour reprendre notre propos, je crois qu'il convient de souligner, dans son application présente, l'importance, pour des commandants de bataillon et de compagnie, que revêt l'étude des anciennes batailles, non pour y trouver l'exemple de mouvements tournants, mais la tournure d'esprit de ceux qui les ont menées. L'avantage des anciennes batailles réside dans le fait que l'on connaît souvent beaucoup mieux le « film » des réflexions des deux adversaires, que l'on ne peut l'établir pour des batailles récentes¹.

De même faut-il mettre en évidence la difficulté que l'on éprouve à se faire une idée juste du *facteur temps* ; de toute façon, l'imagination qui ne peut se référer à aucun jalon historique, ne peut effectivement se baser sur rien quand il s'agit d'apprécier le temps.

* * *

En résumé, le rôle d'un service historique, en ce qui concerne la formation de capitaines qui se préparent à assumer un commandement dans une guerre possible, va consister *non à leur donner des recettes de cuisine, mais à leur fournir des documents et à leur éviter de perdre à les chercher le peu de temps qu'ils ont.*

Une fois qu'ils disposeront de ces documents — relatifs aux deux adversaires — il leur sera loisible :

— de s'exercer à gagner à leur égard *la vue d'ensemble*, dans le temps et dans l'espace ;

¹ Si l'on étudie des actions de la 2^e guerre mondiale, il est souvent impossible de disposer, à l'échelon qui nous intéresse, des données correspondantes, relatives aux deux adversaires en présence.

— *d'enrichir leur imagination*, en voyant ce qu'il est advenu de dispositions que l'on croyait excellentes, et dont les défauts ne se sont révélés qu'au combat.

Pour en revenir à notre comparaison du début, disons que les anciennes batailles sont aux nouvelles comme la trigonométrie plane par rapport à la trigonométrie sphérique ; il faut bien commencer par étudier la première pour saisir les méthodes adoptées dans la seconde... et aller si possible plus loin sur cette lancée.

Mais ceci ne montre qu'une des possibilités d'utilisation d'un service historique. Il y en a d'autres. Nous avons parlé plus haut de l'augmentation de la dispersion ; nous verrons au cours d'une prochaine étude quelles déductions un service historique pourrait permettre d'en tirer.

Capitaine EMG D. REICHEL

De l'officier d'honneur à l'officier de conscience

UNE ÉVOLUTION FRANÇAISE

Le 18 juin 1940, la voix du Général de Gaulle s'élevait à Londres. L'appel célèbre retentissait sur les ondes.

Et pour la première fois, l'antagonisme transparaisait entre deux notions jusqu'alors confondues : l'Honneur et la Conscience.

L'officier — que rien ne préparait à ce choix — se trouvait devant le dilemme :

— *Obéissance, discipline, fidélité* aux ordres du Gouvernement légitime, donc *le chemin de l'honneur* tel qu'on le concevait jusqu'alors,

— ou